

Quelques jours à l'Exposition : à la Tour : IV

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 44

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191271>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Quelques jours à l'Exposition.

A la Tour.

IV

On peut dire sans hésitation que, pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des visiteurs, la Tour Eiffel est le clou de l'Exposition, — un clou de 300 mètres ! Chacun veut y monter, avant même d'avoir donné un coup d'œil d'ensemble aux autres merveilles du Champ-de-Mars ; chacun veut pouvoir dire aux amis et connaissances : « J'ai été là-haut ! »

La veille de cette ascension, on en parle à tout propos ; c'est l'objectif principal du lendemain, c'est le grand but du voyage à Paris qu'on va mettre à exécution : — « Vous savez !... demain matin, je monte à la Tour. Je me lève de bonne heure. Je suis un des premiers au guichet, et en route l'ascenseur ! »

On ne songe guère que 10, 15, 20 mille personnes et plus, ont fait le même raisonnement, car, à peine les portes de l'Exposition sont-elles ouvertes, que déjà de longues files d'impatients se forment aux pieds du monument, régulières, compactes, chacun gardant rigoureusement sa place.

Très curieux, l'aspect de cette foule faisant queue, en attendant que la colonne s'ébranle et avance de quelques centimètres.

Pour tuer le temps, l'un raconte une facétie, une plaisante histoire qui égale l'entourage ; un autre décoche par-ci par-là quelque bon mot, qui se transmet bientôt d'un bout à l'autre de la file. Plusieurs ne s'étant pas même accordé le temps d'un premier déjeuner, mordent dans une brioche en levant le nez vers le sommet de la Tour ; tandis que de nombreux fumeurs de cigarettes lancent d'abondantes bouffées qui s'élèvent le long des piliers, en légères spirales, comme pour narguer ces bonnes gens qui attendent toujours.

Puis, de temps en temps, des exclamations enthousiastes en contemplant l'immense pyramide.

Mais, à côté de cette admiration

générale pour l'œuvre grandiose de M. Eiffel, nous avons fait de curieuses remarques.

Ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment, la Tour avait pris, dans l'imagination d'une foule de gens, des proportions si grandes, que nombre d'entr'eux, arrivant à Paris et l'apercevant au loin, sont tout étonnés qu'elle ne soit pas plus grande encore.

Ceci nous rappelle certain personnage qui, voyant la mer pour la première fois, s'écrie : « Que d'eau ! que d'eau ! que d'eau !... Cependant je croyais qu'il y en avait davantage. »

Cette impression change bientôt en arrivant au pied du colosse, qui vous rapetisse, vous écrase par sa prodigieuse hardiesse, par ses arceaux de 70 mètres d'ouverture sur 50 de hauteur, et sous lesquels passeraient sans gêne la colonne de Vendôme, celle de Juillet, ou l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile !

Le guichet s'ouvre, la colonne s'ébranle,... avançons à petits pas, lentement, comme à la passerelle si ingénieuse, et si bien comprise, installée dans le vestibule du théâtre de Lausanne, pour le contrôle des billets.

Le premier ticket est pointé, et nous nous trouvons en face de deux écriteaux : *Escalier*. — *Ascenseur*. Immédiatement les premiers arrivés se précipitent dans le wagon-cabine, où l'on empile comme des sardines 60 personnes, plus 5 hommes de service.

Pourquoi irions-nous nous fourrer dans cette caisse presque complètement fermée, tandis qu'il y a là des escaliers droits, avec de nombreux paliers, et d'un accès facile jusqu'au premier étage ? — Sept minutes au plus pour gravir 350 marches.

Il y a des personnes qui montent pour monter ; d'autres qui montent pour jouir, dans le trajet, des impressions qu'il fait naître. Laissons donc glisser la cabine sur le plan légèrement incliné des grandes arrêtes de la Tour. Voyez ces nombreuses têtes qui se pressent aux portières ; ces

braves gens ont l'air d'être gais à la façon de celui qui siffle, en traversant un bois, au milieu de la nuit. Quelques-uns, silencieux et pensifs, regardent avec de grands yeux les enchevêtrements de fer, les puissantes armatures de la Tour, qui paraissent fuir, descendre précipitamment comme si elles étaient entraînées par un épouvantable effondrement du sol !... Dans leurs traits, dans leur attitude, dans leurs regards anxieux mal dissimulés, on lit en grosses lettres : « Si ça cassait !!!... »

Mais continuons par l'escalier. Rien n'est plus curieux que cette montée lente qui vous fait passer de surprise en surprise ; à chaque palier, la vue se transforme et l'horizon grandit : C'est Paris avec ses dômes dorés, ses églises, ses colonnes, ses murs d'enceinte ; tandis qu'en bas, le Champ-de-Mars, vu à vol d'oiseau, étale ses somptueux palais, ses fraîches pelouses et ses fontaines monumentales.

Au-dessus de la tête, — comme le dit un chroniqueur en termes très pittoresques, — on croirait voir l'immense carcasse d'un navire immense, dont les amarres et les cordages seraient d'interminables trainées de fer très fin, très rond et toutrouge. Devant soi, le long d'un plan incliné, deux rails énormes : c'est le chemin de l'ascenseur. Un peu plus haut, les caves et les cuisines des restaurants ; plus haut encore, la première plateforme où nous arrivons.

Des caves !... des cuisines ! Est-ce possible, à 50 mètres du sol ?... Hélas ! oui, car ce n'est pas le premier étage d'une tour, ici, c'est un monde, une ville, des rues, des restaurants, des brasseries, des bazars, une foule de promeneurs, de consommateurs, de marchands de journaux !... Ma parole, si je ne crois pas y avoir vu des voitures de place !... C'est un va-et-vient continu, un mouvement inouï, dont le bruit se mêle au bruit des ascenseurs qui montent et qui descendent des centaines de visiteurs suspendus dans les airs. Ce spectacle est si étrange, si différent de tout ce

qu'on a vu, qu'il est bien difficile à décrire.

Le premier étage, qui n'a pas moins de 4200 mètres carrés, est entouré d'une galerie couverte offrant une promenade de près de 300 mètres, où l'on passe successivement devant les bars, les cafés, les brasseries et les restaurants.

Je croyais, dans ma simplicité, que s'élevant à des hauteurs pareilles, bien au-dessus des bruits de la terre, de ses soucis, de ses tracasseries, de ses passions, on vivait là-haut, dans la Tour Eiffel, d'une manière un peu plus spirituelle qu'à l'ordinaire, qu'on s'y berçait dans des rêves dorés, en contemplant l'azur du ciel, qu'on y puisait une nouvelle existence; je croyais enfin, que, dans ces régions où l'air est si pur, si vivifiant, tout ce qu'il y a de matériel dans nos goûts, nos besoins, nos habitudes, se modifiait.

Pas du tout; on y mange, on y boit, on y fume comme dans ce bas monde. Les Allemands y engloutissent d'innombrables chopes; les Anglais y déchirent à longues dents le rosbif saignant, et le Français y découpe gracieusement la sole frite. Partout le bruit des assiettes qu'on empile, des verres qu'on rince, des bouchons qui sautent, des sommeliers qui appellent.

Et ne nous annonce-t-on pas un chemin de fer pour la Jungfrau et un hôtel à son sommet! Quoi, des marchands de côtelettes à la cime de cette montagne majestueuse qu'on pourrait appeler la reine des monts!

Mille pardons, lecteurs, si j'interromps brusquement ce récit; mais on me rappelle que c'est demain, dimanche, qu'on se propose d'offrir, au nom de la population de Lausanne, une petite collation au

Corps des Sapeurs-pompiers, comme témoignage de satisfaction pour sa belle conduite dans les inondations d'octobre 1888, et juin 1889.

Et j'apprends que les listes de souscription n'ont pas même produit jusqu'ici la moitié de la somme nécessaire. Elle est bien modeste, cependant, cette collation: un demi-litre de vin et un sandwich à chaque homme.

Il n'en faut pas moins pour cela 400 francs, qui ne sont pas là. Eh bien, nous pensons qu'il suffit de rappeler la chose aux personnes, assez nombreuses sans doute, qui l'ont perdue de vue, pour qu'elles s'empres-sent de venir ajouter leur nom aux souscriptions ouvertes, et dont l'une est déposée au bureau du *Conteur vaudois*.

Si l'on se reporte un instant aux dates fatales que nous venons de rappeler, si l'on se souvient de l'angoisse de la population de Lausanne en face du danger, qui menaçait tout un quartier de la ville, on appréciera ce qu'ont fait ces hommes toujours dévoués, toujours prêts à braver le péril, et opérant parfois des prodiges de courage, de force et d'adresse, en face d'une population souvent impuissante, dans ces moments-là, à conjurer le mal. Nous désirons donc vivement que cet appel de notre modeste feuille soit entendu. — Les souscriptions resteront ouvertes encore quelques jours.

Cela dit, à samedi, au sommet de la Tour. L. M.

Quelques particularités de la vie d'Emile Augier.

Parmi les nombreuses anecdotes et traits piquants, puisés par les biographes dans la longue et brillante carrière littéraire de M. Emile Augier, qui vient de mourir, nous glanons ceux-ci:

Emile Augier faisait partie de l'Académie depuis 1858. On raconte à ce propos un mot admirable. Avant d'être enfin admis au Palais-Mazarin, le célèbre auteur dramatique avait subi des échecs nombreux. Villemain comptait parmi ses adversaires les plus enragés; il ne comprenait pas qu'un auteur dramatique osât se présenter à ses suffrages s'il n'avait pas écrit de tragédies. Et jamais, dans les nombreuses occasions où ils s'étaient rencontrés, il ne lui avait adressé la parole.

Vers la fin de sa carrière cependant Villemain, qui s'était enfin incliné devant la valeur de son collègue, s'attristait de cette tenace rancune. Un jour, — c'était en 1870, l'année même de sa mort, — il croit avoir enfin trouvé l'occasion d'une réconciliation *in extremis*. Augier était à ce moment directeur de l'Académie, comme les Immortels le sont à tour de rôle; or il est d'usage que lorsqu'un académicien meurt, c'est le directeur en fonctions qui reçoit le successeur du défunt, et qui, comme le récipiendaire, est chargé d'en faire l'éloge. Villemain et Augier se trouvaient dans le même cercle; le premier, qui venait d'avoir une quinte de toux, — cette même toux dont il est mort, — se tourne vers Augier et lui dit:

— Mon cher collègue, je crois que je mourrai avant la fin de votre exercice.

Augier, alors, se retourne froide-

ment, le regarde en face, et d'une voix un peu dure:

— Je ne vous le conseille pas....

Emile Augier était de haute stature et taillé en force. Il avait le teint chaud, l'œil petit, mais vif et perçant, la lèvre sensuelle et bonne, le nez démesuré. Cette physionomie rappelait vaguement celle de François I^{er}, avec plus d'intelligence et de finesse.

Augier était-il satisfait de sa figure? On en pourrait douter, quand on songe aux répugnances que lui inspiraient les portraitistes, peintres, photographes ou biographes.

A l'un de ces derniers, qui l'importunait de questions, sous prétexte de préparer une étude complète, il répondit moitié souriant, moitié sérieux:

— Voici tout ce que je puis vous apprendre. Je suis venu au monde en 1820; j'ai été baptisé, vacciné; mon nez s'est allongé, et puis il ne m'est rien arrivé!

Il lui était arrivé la célébrité littéraire, et une célébrité qui ne devait rien aux artifices de la réclame.

Après les *Fourchambault*, sa dernière pièce, et qui est considérée comme son chef-d'œuvre, ses amis, dans l'admiration lui disaient: « Maître, jamais votre talent ne fut plus jeune et plus robuste, malgré vos soixante ans; travaillez encore, retournez au bois, les lauriers y sont toujours verts. » Il hochait la tête en disant:

« J'ai appris par expérience que les écrivains ne s'arrêtent jamais à temps; ils s'arrêtent trop tard ou trop tôt. Je me suis décidé à m'arrêter trop tôt. Je vis simplement. Le théâtre ne me fait plus plaisir; les répétitions m'ennuient, m'agacent. Je ne travaillerai plus. Je n'ai pas d'enfants, j'aime ma femme, comme il convient à un bon vieillard; et arrivés tous deux au crépuscule de la vie, nous attendons, pieusement recueillis, la tombée de la nuit. »

Le sage se tint parole.

Fête de la vendange

sur les rives du Rhin.

Sur les rives du Rhin, au milieu de ces riches coteaux où la vigne se montre si vigoureuse, où elle fournit une si belle et si bonne liqueur, où elle vit abritée des vents du nord et de l'est, par les grands arbres à l'ombre épaisse, qui couronnent la cime des hauts rochers, on célèbre le temps de la vendange en promenant, au bruit des instruments et des chants, la plus grosse grappe de chaque vignoble; elle est portée par deux jeunes et jo-